

## Du poétique à l'abracadabrant

### *La Grande Nuit du conte*

Michel Vaïs

Number 134 (1), 2010

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65284ac>

[See table of contents](#)

#### Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

#### ISSN

0382-0335 (print)

1923-2578 (digital)

[Explore this journal](#)

#### Cite this review

Vaïs, M. (2010). Review of [Du poétique à l'abracadabrant / *La Grande Nuit du conte*]. *Jeu*, (134), 27–29.

MICHEL VAÏS **DU POÉTIQUE  
À L'ABRACADABRANT**

*Le multiculturalisme, c'est chacun chez soi dans ce beau grand pays.*

*L'interculturalisme, c'est faire la fête tous ensemble !*

C'est à peu près en ces mots que le conteur sénégallo-qubécois Boucar Diouf a, le 16 octobre 2009, inauguré à Montréal le 10<sup>e</sup> Festival interculturel du conte du Québec (FICQ) dont il était le porte-parole. Je n'avais jamais entendu de définition plus fulgurante du multiculturalisme, ce modèle calamiteux élaboré un jour dans le cerveau de Pierre Elliott Trudeau. Et je me suis dit que, peut-être, c'était là le rôle essentiel du conteur : proclamer des vérités toutes simples d'une façon si synthétique qu'elles vont s'imprimer à jamais dans les esprits. Faire en sorte que les mots retrouvent leur pouvoir de heurt en frappant juste, pour atteindre la cible de l'évidence incontestable, mais sans en avoir l'air, comme ça, en passant...

Cette « Grande Nuit » qui a amorcé dix jours de spectacles de contes donnés par une armée d'exécutants dans pas moins de quarante-huit lieux différents – festival culminant dans un « Marathon du conte » de dix heures ininterrompues –, cette « nuit »,

bref, est, comme l'a précisé le directeur du Festival Marc Laberge, maintenant devenue une soirée de cinq heures. C'est que les fiers conteurs des premiers temps du FICQ de 1993<sup>1</sup>, ayant un peu vieilli comme tout le monde, la « nuit » a fait place à un spectacle néanmoins substantiel qui, cette année, a réuni une bonne douzaine de prestations dès 20 h dans la confortable salle du Gesù, dont on aurait pu facilement ce soir-là doubler la capacité...

Au rythme de trois conteurs à l'heure, avec tout de même un entracte, les prestations se sont succédé sur le plateau vide. Qui avec un simple micro sans fil, qui avec une chaise et un ou plusieurs instruments de musique (cordes, percussions, graines de fèves...), vêtus sobrement ou arborant un costume africain chamarré, les pieds nus ou en babouches, ils ont raconté leurs histoires avec toute une gamme d'accents propres à évoquer un village polonais ou burkinabé, la steppe du sud algérien ou un quartier de Bogotá, ou encore la forêt des Ardennes où est né le cor français. Certains proposent des « contes à répondre », à la manière des chansons folkloriques (tel Kientega Pingdéwindé Gérard, ou KPG). Pour d'autres, il est recommandé de bien écouter tant foisonne l'imaginaire.

1. Le FICQ est devenu biennal après quelques années, voilà pourquoi il en est à sa dixième édition en dix-sept ans.



Kientega Pingdewindé Gérard, Nora Aceval et Souleymane Mbodj lors de la *Grande Nuit du conte* qui amorçait le Festival interculturel du conte du Québec 2009. © Jeanine Ma.

Comme les rois, les princesses et les ardents chevaliers, un riche bestiaire est au rendez-vous. Voilà Hobra, adoptée par un lion chez les nomades du Sahara (Nora Aceval), ou Greta, la vache Holstein qui, en Abitibi, n'a rien perdu de son accent suisse ni de son habileté à iodler (Pierre Labrèche). Une chasse-galerie bien imbibée d'alcool où « on avait d'la misère à se *tiendre...* » s'accommode d'un accompagnement à la guitare électrique (Simon Gauthier) ; une belle, une nuit, se fait enlever par son amoureux à cheval (Magda Lena Gorska, à la magnifique voix slave) tandis qu'une autre belle, en chantant elle aussi, tond dans sa barque les moutons quelque part dans le bas du fleuve Saint-Laurent (Lucie Bisson, accompagnée par sa sœur).

Le discours est parfois bon enfant, voire enfantin, parfois comique, ou alors didactique, ou solennel. S'il lui arrive de friser la vulgarité, le conteur se rattrape aussitôt : « Les pygmées, on ne les aime pas beaucoup car ils fourrent toujours leur nez dans nos affaires... Vous, vous n'avez pas besoin d'eux car vous avez Revenu Canada qui le fait. » – Boucar Diouf. Il arrive au propos de se faire éthéré, littéraire, d'un imaginaire abstrait, perdant contact avec le réel (Vanessa Lefebvre). Pour un conteur debout et gesticulant trop (André Lemelin dans « Joe Septembre », l'attachant Métis qui rêvait éveillé avec sa plume d'ange), un autre,

assis les yeux fermés (Nicolas Buenaventura), nous entraîne vers le vide intersidéral où des grenouilles naissent dans une baratte de crème fraîche ! Souleymane Mbodj charme par sa voix douce, presque chuchotée, ses phrases rythmées dessinant une poésie cérémoniale, tandis que Jocelyn Bérubé, soutenu par ses amis cornistes (Jean-Pierre Désaulniers et Yvanhoé Jolicœur), se lance dans un cours d'histoire sur la création du cor français par monsieur Saxe à partir du cor de chasse, à Dinan, en Wallonie. Le pauvre, son conte arrivait le dernier, juste après celui de l'Italo-Français Luigi Rignanese, qui a, semble-t-il, la mauvaise habitude de dépasser outrageusement les limites de temps imposées. Il faut dire que son incroyable prestation, en cette heure tardive, a emporté l'adhésion de la salle en deux coups de cuillère à pot !

Voilà un vrai conteur qui, avec ses grands yeux écarquillés d'innocence, a l'art d'inventer des fables incroyables tout en ménageant ses silences, mais, surtout, en pillant sans vergogne les plus belles images émises par tous les conteurs qui l'ont précédé ! Telle une abeille, Rignanese butine de conte en conte, faisant son miel de tout : moutons et crapauds croisent son histoire abracadabrante tandis que six hommes en canot, ivres morts, survolent la scène en hurlant.

Brodant autour d'un canevas à l'évidence magnifiquement rodé, il raconte essentiellement l'inénarrable aventure de deux sœurs vivant seules dans une tour, et vierges. Elles sont âgées de 95 et 98 ans. La plus vieille, qui est la plus déraisonnable, est très grosse car longtemps, pendant la guerre, pour tromper son ennui, elle bouffait... deux moutons par jour ! « Les sœurs possédaient d'ailleurs beaucoup de moutons, qui s'appelaient tous Saint-Laurent. » (!) Un prince charmant en mal d'amour vient un jour chanter la sérénade en italien sous la fenêtre de la tour, s'accompagnant de sa guitare. (À l'entendre pousser sa gueulante, on croirait le barde sorti tout droit d'*Astérix*.) La jeune pucelle effarouchée ne veut pas lui répondre, mais la vieille gourmande ne résiste pas à l'appel de la chair... Il faut dire que, comme elle a suivi un régime, elle vient de perdre cinq cents livres, si bien que sa peau flasque pend maintenant de partout et que sa sœur doit lui poser des pinces à linge sur toute sa périphérie pour la « remonter ». Le chevalier persistant, qui n'a vu d'elle que l'ombre de sa main, la demande en mariage. On la couvre de sept voiles blancs en vue de la cérémonie, et l'acte nuptial sera consommé dans l'obscurité... Et le conte de se poursuivre

pendant une bonne demi-heure... À un moment, la nonagénaire tombe de sa tour, mais c'est sa peau excédentaire qui, déployée sans les pinces qui la retenaient, lui sert de parachute. C'est là que le canot de la chasse-galerie passe comme un coup de vent... Ouf ! On reste ébahi devant cette haute voltige.

J'ai rarement assisté à autant d'adresse dans l'improvisation. Luigi Rignanese prend le temps d'écouter son public, de *s'installer* dans son conte : une vraie leçon. Sa diction est claire, il n'hésite pas, ne balbutie que quand il le veut bien. Outrecuidant, il avait commencé sa prestation en confiant aux spectateurs qu'il n'avait aucune idée de ce qu'il pouvait bien leur raconter et leur a demandé de lui donner quelques idées... On se fait rouler dans la farine et on en redemande. Quarante-cinq minutes, plus tard, tel Fred Pellerin, il n'est plus « arrêtable » avec ses épisodes qui pourraient s'enchaîner toute la nuit, pour notre plus grand plaisir. Dans cette Grande Nuit du conte, si j'ai bien apprécié plusieurs des conteurs, c'est à coup sûr la découverte du grand Luigi qui restera dans ma mémoire. ■

Luigi Rignanese lors de la Grande Nuit du conte du Festival interculturel du conte du Québec 2009. © Jeanine Ma.

